

Notes sur la mort d'une mère

Traîner encore un peu...

Une professionnelle évoque avec tendresse sa mère décédée et s'interroge sur le regard que l'on porte sur les personnes d'un grand âge qui ont le désir de vivre.

Texte: Annick Anchisi

Je lisais le dernier ouvrage de Françoise Héritier, «Au gré des jours», écrit biographique où elle se souvient des temps forts de sa vie, quand le téléphone a sonné; «il faut faire vite, son cœur est en train de lâcher».

Je me prépare, je rejoins l'hôpital avec le pressentiment d'un dernier trajet. J'arrive à temps, elle est installée, agonique, lui dire que je suis là sans être bien certaine qu'elle m'entende. Les respirations s'espacent, l'air est loin, il faut aller le chercher, le tirer. Encore une tentative, puis l'ultime, ma mère est morte. Je dois me le redire à plusieurs reprises, ma mère est morte.

Comme une ritournelle

En forme jusqu'à 85 ans, une mauvaise chute et les ennuis qui vont s'accumuler les uns après les autres. Après six semaines d'hôpital, c'est donc terminé. À l'annonce de son décès à quelques-unes de mes amies, dont des soignantes, une ritournelle revient: «tu peux être contente, au moins elle n'aura pas traîné»; «si c'est pour finir dans un EMS». Le constat est commun. Sans leur donner complètement tort, j'éprouve une certaine amertume, comme fille, infirmière, sociologue spécialiste de la vieillesse. Il y aurait comme un consensus sur le fait qu'une fin rapide reste la mort idéale. Voilà donc brandie, en creux, la perspective d'une vieillesse dépendante, spectre d'un repoussoir absolu. Pourtant, de toutes les catégories savantes pour appréhender la vieillesse, aucune ne colle quand il s'agit de qualifier quelqu'un que l'on connaît de près. Une fois encore, quelle que soit la grille de

lecture ou d'analyse, l'autre nous échappe. Elle n'était ni indépendante, ni fragile ou vulnérable, ni dépendante. Elle était ma mère, à la fois insupportable et aimable, geignarde et courageuse, triste et drôle. Pas si différente de moi finalement.

Aucune catégorie savante ne colle quand il s'agit de qualifier quelqu'un que l'on connaît de près.

D'abord sans canne, et puis avec

Traîner ou finir dans un EMS ne ferait donc envie à personne. Pourtant, elle, elle aurait bien traîné encore un peu. Elle aimait la vie, malgré des épreuves et les renoncements. Elle s'était habituée à tourner au ralenti, sans canne, puis avec, elle envisageait le déambulateur. Avec le temps et son cœur qui péclotait, elle s'était repliée sur ses quartiers, avec les épisodes de Monk, le dernier polar de Camilla Läckberg, ses mots fléchés, les cartes avec les voisins proches, la cagnotte ainsi amassée permettant encore une sortie ou un dîner, les balades avec un ami de son âge qui conduisait encore, la famille, présente.

«Faut bien mourir de kekchose»

Ses dernières semaines, elle les a passées dans une unité de réadaptation en gériatrie. Là, des soignants impeccables, professionnels qui négocient le plan de soins, expliquent, encouragent. Puis, quand il faut aborder les questions difficiles, une réanimation éventuelle, elle nous prend au dépourvu. Oui, elle veut qu'on la réanime, elle veut voir grandir son arrière-petit-fils, elle se donne allez ... encore 10 ans! Avec subtilité l'infirmière lui explique que la réanimation ne consiste pas à tenter seulement de faire repartir le cœur, mais le plus probablement, d'être mise sous respirateur et qu'il y aura des séquelles. Elle n'abdique pas. Elle demande qu'on fasse tout pour qu'elle rentre à la maison, une fois encore, mais elle rajoute que «si ce n'est pas possible, alors ma foi, faut bien mourir de kekchose». Le destin a tranché.

Partie pour rester...

Rien de bien extraordinaire que cette histoire, un âge respectable, une vie bien remplie, banale somme toute. Alors pourquoi la raconter? Trop privé, impudique? Juste quelques mots sur ce regard porté sur la vieillesse qui, lorsqu'elle n'est plus assez agile, ne devrait pas trop traîner. La qualité de soignante relève d'une responsabilité particulière. Car, c'est de la place des vieilles et des vieux que l'on parle, celle qu'on leur reconnaît, accorde ou assigne. Place que l'on occupera, bientôt, sûrement. Claude, elle, ma mère, à l'instar de la chanson de Cabrel, «elle était partie pour rester, elle n'était même pas pressée».

L'auteure

Annick Anchisi, infirmière et sociologue, est professeure à la Haute école de santé vaudoise.
Contact: annick.anchisi@hesav.ch